

## 1.1 Pourquoi choisir la République dominicaine ?

Si tu cherches un endroit où la vie a encore du relief, entre mer turquoise, chaos organisé et chaleur humaine brute, la République dominicaine a tout pour t'attirer. Mais oublie les clichés des brochures. Ce n'est pas un décor figé de plages et de rhum. C'est un pays vivant, rugueux, énergique, où le soleil n'éclaire pas que les cartes postales : il révèle aussi les contrastes.

La croissance économique ici, c'est un mirage solide. Le tourisme reste la locomotive, mais il n'est plus seul sur les rails. Le pays fabrique, exporte, construit. Les zones franches tournent à plein régime : textile, électronique, matériel médical. Des parcs industriels surgissent au milieu des champs de canne, pendant que des projets d'énergie renouvelable se développent dans le vent chaud des côtes. Mais tout ça tient sur un fil : un cyclone majeur ou une variation du dollar, et l'équilibre vacille.

À éviter : croire que "croissance" veut dire stabilité. Ici, une bonne année dépend autant du climat que des politiques américaines.

Le pouvoir d'achat est une question de géographie. Santo Domingo, la capitale, aspire ton budget comme une ventouse : loyers à l'européenne, resto branchés, embouteillages quotidiens et clim à plein régime. Monte au nord, vers Santiago ou Puerto Plata, et tu retrouves un rythme plus lent, des prix plus respirables et une population moins obsédée par le paraître. Mais même là, si tu vis sur un salaire local, tu compteras les pesos. Les expatriés vivent souvent grâce à des revenus étrangers ou au télétravail, c'est ce qui leur permet de flotter au-dessus de l'inflation.

Astuce de survie : toujours prévoir un double budget pour les "extras invisibles" : générateur, eau potable, climatisation, et importations hors de prix.

Côté travail, l'équilibre vie pro/vie perso est un mythe flexible. Les horaires sont à la latino : on commence tard, on finit encore plus tard, et la notion de "pause" peut durer une heure ou une journée. Dans le secteur touristique, c'est plus souple, les règles se négocient autour d'un café ou d'un sourire. Mais dans les grandes entreprises dominicaines, la hiérarchie est verticale, et l'autorité se respecte. Ton patron ne te tutoiera pas, et tu ne le contrediras pas en public.

Règle invisible : l'humilité prime sur la compétence affichée. Si tu veux durer, apprend à écouter avant de vouloir corriger.

Les classements mondiaux placent le pays au milieu du peloton : sécurité moyenne, corruption omniprésente, système de santé inégal. Et pourtant, beaucoup d'expats parlent de "qualité de vie". Ce n'est pas une illusion : le climat, la mer, la musique, les liens sociaux spontanés compensent souvent les lenteurs administratives et les absurdités du quotidien. Ici, tu peux râler dans la file d'attente, et dix minutes plus tard, boire un rhum avec celui qui t'a doublé.

Le climat, lui, ne négocie pas. Il est tropical, donc chaud, humide et parfois violent. La saison cyclonique n'est pas une légende : quand la météo dit "avertissement", tu ranges tes illusions de Robinson. L'eau et l'électricité sont capricieuses, surtout en dehors des villes. Le ventilateur devient ton meilleur ami, et la clim ton addiction.

Conseil d'initié : installe un onduteur dès le premier mois. Tu t'éviteras de perdre frigo, wifi et patience au premier orage.

La connectivité aérienne est excellente : tu peux rejoindre l'Europe ou les États-Unis sans escale. Mais à l'intérieur du pays, les transports testent ta philosophie. Routes correctes mais conducteurs fous, bus bondés, horaires approximatifs. Si tu veux comprendre le pays, observe sa circulation : un chaos codifié, où le klaxon est un langage et la priorité, une émotion.

À éviter : conduire comme en Europe. Ici, les clignotants sont décoratifs et les feux rouges, parfois suggestifs.

Le pays attire aussi pour sa politique migratoire... disons, poreuse. Sur le papier, tout est strict : formulaires, apostilles, conditions de revenus. En pratique, tout est affaire de patience, de contact ou de "gestionnaire". Les prolongations de visa sont courantes, les télétravailleurs tolérés tant qu'ils restent discrets. Personne ne te traquera pour un laptop, mais ne transforme pas ton salon en siège social non déclaré.

La République dominicaine séduit parce qu'elle combine liberté et désordre. C'est un pays où tu peux tout recommencer, à condition d'accepter que rien ne marche comme prévu. Si tu cherches un mode de vie où l'improvisation est un art et la débrouille une vertu, tu seras servi. Mais si tu veux des garanties écrites, des services fiables et des règles cohérentes, reste sur le tarmac.

Le vrai moteur du pays, ce n'est ni le tourisme ni l'industrie, c'est la débrouillardise. Les Dominicains avancent sans se plaindre, contournent les obstacles, trouvent toujours une solution. En t'imprégnant de ce réflexe, tu découvriras que vivre ici, c'est une école de flexibilité radicale.

Astuce de survie : toujours garder un plan B, et un ventilateur d'appoint.

La République dominicaine, ce n'est pas un choix de confort. C'est un pacte : tu troques la prévisibilité contre la vitalité, les normes contre la liberté, la bureaucratie contre la chaleur humaine. Si tu acceptes le chaos comme un mode de vie et non une anomalie, tu comprendras pourquoi tant d'expats, après une première crise de nerfs, finissent par ne plus vouloir repartir.

## 1.2 À quoi s'attendre concrètement

Oublie les rêves d'expatriation "simple". En République dominicaine, rien n'est compliqué... jusqu'à ce que tu doives le faire toi-même. Ici, tout prend un peu plus de temps, un peu plus de patience, et beaucoup plus de souplesse que ce que promettent les forums d'expats optimistes.

Les démarches officielles te donneront une leçon d'humilité. Un visa long séjour peut prendre des semaines, parfois des mois, selon le consulat, l'humeur du fonctionnaire, ou la cohérence de ton dossier. La logique administrative n'est pas bureaucratique, elle est personnalisée : tout dépend de la personne que tu as en face. Un sourire, une copie de plus ou un "gestor" bien connecté peuvent tout accélérer.

Conseil d'initié : les "gestionnaires" (intermédiaires payés pour t'aider) coûtent cher, mais sans eux, certaines démarches tournent en rond indéfiniment.

Trouver un logement, par contre, va vite. Trop vite parfois. En trois jours, tu peux signer ton bail et emménager. Le piège ? Les dépôts exigés. Deux à trois mois de loyer d'avance sont la norme, parfois plus si tu es étranger. Les propriétaires n'aiment pas les risques, et ils savent que tu n'as pas beaucoup d'alternatives. Prévois toujours de payer en liquide et d'avoir des copies de tout, car les contrats sont souvent rédigés à la hâte, parfois sans clause de sortie claire.

À éviter : verser ton dépôt sans reçu signé et tamponné. Sans papier, ton argent s'évapore plus vite qu'une averse tropicale.

L'ouverture d'un compte bancaire est une autre aventure. Les banques dominicaines adorent les justificatifs : passeport, preuve de revenus, recommandation bancaire, résidence, parfois même ton contrat de location. Et elles adorent encore plus te faire revenir le lendemain "pour une signature oubliée". Compte sur plusieurs semaines avant d'avoir ta carte en main. En attendant, tu vivras avec ton cash ou tes applis comme Revolut ou Wise, jusqu'à ce que ton banquier décide que tu es digne de confiance.

Pour la santé, ne compte pas sur la solidarité nationale. L'enregistrement est simple, mais les assurances privées sont vitales. Sans elles, une hospitalisation peut ruiner ton budget en 24 heures. Les hôpitaux publics existent, mais ils ressemblent souvent à des films des années 80, sans le charme nostalgique.

Astuce de survie : souscris ton assurance santé avant de poser le pied dans l'avion. Les cliniques dominicaines facturent avant de soigner.

Côté revenus, la claque est brutale. Le salaire local ne paie pas un mode de vie “expat”. Même un poste de cadre ne couvre pas les extras : climatiseur, voiture, soins privés, importations. Tu te rendras vite compte que tout ce qui vient de l'étranger coûte le double. Ton café préféré, ton shampoing européen, ton fromage importé : luxe absolu. Le coût réel de la vie grimpe vite si tu restes dans tes habitudes occidentales. Règle invisible : vivre comme un local ne veut pas dire se priver, juste apprendre à consommer différemment.

Administrativement, le pays fonctionne sur une lenteur organisée. Chaque papier a besoin de trois tampons, et chaque tampon d'un paiement en liquide dans un bureau différent. Si tu cherches la logique, tu deviendras fou. Si tu t'adaptes, tu t'en sortiras. La corruption est “ordinaire”, c'est-à-dire qu'on t'en parlera à demi-mot, comme d'une météo inévitable. Elle ne t'empêche pas d'avancer, mais elle t'apprend à négocier.

Conseil d'initié : toujours garder ton calme. Ici, c'est celui qui s'énerve qui perd. Sur le plan culturel, prépare-toi à un décalage de tempo. Le rapport au temps est “relajado”, détendu, parfois désarmant. Un rendez-vous à 10h peut vouloir dire 11h30. Ce n'est pas du manque de respect, c'est du réalisme tropical : chaleur, trafic, imprévus. La hiérarchie, elle, reste verticale. On s'adresse au supérieur avec respect, même si on sait qu'il a tort. Et la communication ? Tout en nuances. On ne dit jamais “non” franchement, on dit “ahorita”, ce qui peut vouloir dire “dans cinq minutes”, “demain” ou “jamais”.

À éviter : prendre un “oui” dominicain au pied de la lettre. C'est souvent une manière polie de ne pas te contredire.

Les coûts invisibles t'attendent à chaque coin de rue. Le générateur quand l'électricité saute. Les bonbonnes d'eau parce que celle du robinet est imbuvable. Le climatiseur qui fait grimper ta facture au rythme de la chaleur. Les frais d'importation absurdes sur la moindre pièce électronique. Chaque solution locale a son coût caché, mais tout le monde finit par apprendre à jongler avec.

Astuce de survie : équipe-toi d'un petit onduleur dès le début, ici, l'électricité n'est pas un droit, c'est une option.

L'intégration, enfin, se mérite. Les Dominicains t'accueillent avec chaleur, mais la vraie confiance se construit lentement. Tu devras apprendre à parler “dominicano”, cet espagnol rapide, plein d'expressions locales et de sous-entendus. La langue est ta clé d'entrée. Sans elle, tu resteras spectateur, enfermé dans ta bulle d'expats.

Tu découvriras aussi qu'ici, tout est relationnel. Ce n'est pas ce que tu sais qui compte, c'est qui tu connais. Une recommandation ouvre plus de portes qu'un diplôme. Et une erreur sociale, arrogance, impatience, condescendance, te les referme pour de bon.

Vivre en République dominicaine, c'est accepter l'imperfection comme norme. Tu deviens plus souple, plus pragmatique, parfois plus fataliste, mais toujours plus vivant. Rien ne marche vraiment... et pourtant, tout finit toujours par s'arranger. Conseil d'initié : ici, la patience est une monnaie. Apprends à la dépenser intelligemment.

### 1.3 Aperçu culturel rapide

La République dominicaine vit au rythme de ses liens. Ici, la sociabilité n'est pas un trait de caractère, c'est un mode de survie. On parle, on plaisante, on observe, on jauge. La relation précède la règle, la parole compte plus que le papier. Si tu cherches à comprendre ce pays, oublie les formulaires : commence par écouter les conversations dans les colmados, ces épiceries de quartier où tout se décide, parfois même plus vite qu'à la mairie.

La famille est le centre gravitationnel du pays. Elle dépasse le cercle nucléaire : cousins, oncles, grands-parents, voisins proches, tout le monde a son mot à dire, surtout sur ta vie. Les repas sont bruyants, les conseils non sollicités, et l'entraide va de pair avec le contrôle social. Tu n'es jamais vraiment seul, mais jamais totalement libre non plus.

Règle invisible : si tu critiques un membre de ta famille dominicaine en public, même avec raison, c'est toi le traître.

La religion, omniprésente, structure encore la morale et la vie quotidienne. Le catholicisme reste majoritaire, mais les églises évangéliques montent en puissance, surtout dans les zones populaires. Le dimanche matin, entre les chants, les motos et les haut-parleurs, difficile d'oublier où tu vis. La foi est expressive, émotionnelle, et souvent mêlée aux superstitions locales, tu peux prier un saint et brûler un encens de protection dans la même heure sans contradiction apparente.

Conseil d'initié : ne te moque jamais de la ferveur religieuse. Même les plus "modernes" y tiennent, à leur manière.

La communication ici est un sport d'endurance émotionnelle. On parle fort, on rit plus fort encore, mais on évite la confrontation directe. L'agressivité frontale est perçue comme une perte de contrôle. Le "non" s'enrobe de formules, de silences ou d'excuses imaginaires. Et si quelqu'un te dit "tranquilo", c'est souvent une façon élégante de te dire "laisse tomber".

À éviter : confondre expressivité et agressivité. Ce n'est pas parce qu'un Dominicain hausse le ton qu'il est en colère, il te raconte peut-être juste sa journée.

Le respect, ici, est lié à la manière de parler autant qu'au contenu. On salue tout le monde : le gardien, la caissière, le voisin, le vendeur ambulancier. L'indifférence est perçue comme du mépris. Et le statut social s'exprime subtilement : dans la façon de s'habiller, de parler, de se tenir. Même dans les quartiers modestes, on soigne l'apparence. Tu peux être pauvre, mais pas négligé.

Santo Domingo est une métropole électrique : moderne, connectée, mais saturée de trafic et d'ego. On y respire les contrastes, entre les tours climatisées et les ruelles où les fils électriques pendent comme des lianes. À l'opposé, la campagne reste hors du temps. Les routes se terminent en pistes, les maisons s'ouvrent aux voisins, et la sociabilité est une ressource aussi essentielle que l'eau.

Astuce de survie : dans un village, salue toujours les anciens avant de poser une question. L'ordre social est horizontal en apparence, mais profondément hiérarchique dans les gestes.

La culture dominicaine, c'est le corps avant tout. La danse, le sport, la fête. Le merengue et la bachata ne sont pas que des musiques, ce sont des langages. Le corps parle là où les mots se taisent. Le baseball, lui, est la religion laïque du pays : chaque gamin rêve d'être repéré par un recruteur américain. Le stade est un théâtre social : tout le monde y crie, commente, vit la partie comme un drame collectif.

Conseil d'initié : si tu veux briser la glace, parle baseball avant politique.

L'humour, ici, est direct, souvent piquant. On se moque des puissants, des malchanceux, de soi-même. Rire, c'est exorciser la fatigue et la frustration. Si tu ne ris pas avec eux, tu restes dehors. Mais ne t'aventure pas trop tôt dans la moquerie : la ligne entre l'ironie et l'insulte est plus fine qu'elle n'y paraît.

Sous la surface joyeuse, le sens du statut est omniprésent. Les signes extérieurs, voiture, téléphone, vêtements, servent à se situer dans l'échelle sociale. Ce n'est pas de la vanité, c'est une stratégie de respectabilité dans une société inégalitaire. Même le plus modeste s'assure d'avoir des chaussures propres avant de sortir.

Règle invisible : montrer qu'on réussit, c'est une manière de se protéger. Ne le prends pas pour de la prétention.

Enfin, la République dominicaine a sa figure emblématique : *el tigre*. Pas le félin, mais l'archétype du débrouillard malin, celui qui survit à tout avec ruse et sourire. Être un "tigre", c'est une fierté : savoir contourner les obstacles, négocier, s'en sortir sans perdre la face. Les expats naïfs apprennent vite qu'ici, la débrouillardise est une vertu nationale.

Astuce de survie : deviens un "tigre" socialement éthique : malin sans être cynique, vigilant sans paranoïa.

Comprendre la culture dominicaine, c'est comprendre un paradoxe : un peuple chaleureux mais fier, désordonné mais digne, bavard mais pudique sur l'essentiel. Si tu arrives avec tes certitudes occidentales, tu seras frustré. Si tu viens avec curiosité et respect, le pays t'ouvrira ses bras, bruyamment, intensément, et à sa manière.

## 1.4 Environnement politique et libertés

La République dominicaine aime se présenter comme une démocratie stable. Et sur le papier, elle l'est. Les élections ont lieu, les partis s'affrontent, la presse débat. Mais sous la surface, la politique ici est plus proche d'un théâtre bien huilé que d'un modèle civique. Le décor est démocratique, les acteurs sont connus d'avance, et les spectateurs savent que le scénario ne changera pas grand-chose à leur quotidien.

Le régime fonctionne sur une démocratie représentative, avec une stabilité apparente qui rassure les investisseurs étrangers. Mais cette stabilité tient surtout grâce à un équilibre tacite entre pouvoir politique et élites économiques. Quelques familles, quelques groupes d'affaires, quelques chaînes médiatiques : tout le monde se connaît, tout le monde s'arrange. La population, elle, observe et s'adapte, souvent avec ironie.

Règle invisible : ici, la loyauté personnelle compte plus que la compétence. Les alliances se font et se défont selon les circonstances, pas selon les idées.

La justice, en revanche, ne connaît pas la même efficacité que la politique. Lente, coûteuse, prévisible pour les riches et aléatoire pour les autres. Si tu es étranger, ton dossier avancera selon ton réseau et ton avocat, pas selon la loi. Les procédures traînent, les verdicts s'achètent parfois, et les "perdants" sont souvent ceux qui ne peuvent pas payer les bonnes personnes au bon moment.

Astuce de survie : en cas de litige, négocie avant d'aller au tribunal. Ici, le compromis vaut souvent mieux qu'un procès interminable.

La corruption n'est pas un secret d'État, c'est un mode opératoire. On en parle ouvertement, avec fatalisme, comme d'une pluie tropicale : tu t'en protèges, tu ne la supprimes pas. Les initiatives anti-corruption existent, les enquêtes s'ouvrent, mais les condamnations se font rares. Les scandales éclatent, les coupables changent de costume et réapparaissent quelques années plus tard sous un autre poste.

À éviter : croire qu'un papier tamponné suffit à garantir la légalité d'une affaire. Le vrai sceau, c'est le contact humain derrière la signature.

Côté libertés, la presse est officiellement libre, partiellement. Les journalistes peuvent critiquer, mais pas trop fort, pas trop haut, et surtout pas les bonnes personnes. La plupart des médias appartiennent à des conglomérats liés à des partis politiques ou à des familles puissantes. Le sensationnalisme domine : tout ce qui choque ou divertit se vend mieux que ce qui dérange.

Conseil d'initié : pour comprendre la réalité politique, oublie les journaux. Suis les chaînes YouTube locales et les humoristes radio : ils disent souvent plus de vérité entre deux blagues que les éditoriaux officiels.

La liberté d'expression existe, mais elle est conditionnelle. Sur les réseaux sociaux, tout est permis tant que tu restes dans le flou. Si tu d nonces un abus précis avec des noms, tu peux t'attirer des ennuis très concrets. Et la protection de la vie privée numérique ? Pure théorie. Les fuites de données, le traçage, les applications douteuses sont monnaie courante.

Les élections, elles, sont vécues comme des fêtes plus que comme des batailles idéologiques. Les rues se remplissent de musique, de t-shirts colorés et de promesses recyclées. Le lendemain, tout revient à la normale. Les gens votent, oui, mais avec un réalisme désarmant : ils savent que l'avenir dépendra moins du président élu que de leur propre débrouillardise.

Règle invisible : la politique est un spectacle où chacun joue son rôle : les citoyens votent, les élus promettent, et tout le monde continue à s'arranger.

L' tat investit dans la visibilité : routes neuves, façades repeintes, campagnes de communication. Mais les réformes profondes, justice, éducation, santé, avancent au rythme d'une tortue enrhumée. L'efficacité se mesure en photos publiées, pas en résultats tangibles.

Dans ce contexte, la liberté reste relative : tu peux vivre comme tu veux, tant que tu ne d ranges personne d'influent. Le pays valorise la tranquillité apparente. Les débats trop frontaux, les critiques publiques, les revendications militantes, tout  a passe mal. La société préfère le compromis au conflit, le sourire au scandale.

Astuce de survie : observe avant de parler politique. Le ton, les mots, les silences : tout est un signal.

Et pourtant, malgré tout, la République dominicaine respire une forme de liberté que beaucoup de pays plus "développés" ont perdue. La liberté de mouvement, d'improvisation, de vivre sans contrôle permanent. Ici, tu peux t'inventer une vie, sans qu'on te demande ton pedigree ou ton alignement. La loi a des trous, mais la société a de la tolérance.

C'est ce mélange de désordre et de souplesse qui rend le pays si singulier. Une démocratie imparfaite, oui, mais vivante. Tant que tu comprends les règles invisibles du jeu, tu peux t'y mouvoir librement. Ignore-les, et tu finiras vite dans les marges

## 1.5 Fractures internes et tensions

Derrière l'image tropicale, la République dominicaine est un pays fracturé. Pas en guerre ouverte, non. Plutôt en une série de lignes de faille invisibles, où se frottent richesse et pauvreté, mémoire et oubli, identité et rejet. Comprendre ces tensions, c'est comprendre ce que les cartes postales effacent.

Le nord et la capitale vivent dans deux réalités distinctes. Santo Domingo, centre nerveux du pays, concentre l'argent, les universités, les hôpitaux et le pouvoir. C'est la vitrine officielle, brillante le jour, chaotique la nuit. Tout y coûte plus cher : les loyers, la sécurité, même la tranquillité. Le nord, lui, reste plus abordable, plus humain. Santiago garde une mentalité industrielle, disciplinée, fière de sa propreté. Puerto Plata ou Cabrera offrent une douceur de vivre que la capitale a perdue dans ses embouteillages.

Conseil d'initié : si tu veux comprendre la République dominicaine réelle, quitte la capitale une semaine. C'est à Santiago ou dans le Cibao que tu verras comment le pays respire quand il ne se regarde pas dans le miroir.

Mais ces écarts ne sont pas qu'économiques : ils sont mentaux. À Santo Domingo, on parle anglais, on fait des selfies dans les malls, on rêve d'expat. Dans les campagnes, on prie, on travaille, on s'arrange. Entre les deux mondes, peu de passerelles. Le pays avance à deux vitesses : l'une tournée vers le futur globalisé, l'autre ancrée dans des logiques communautaires héritées du passé.

Les inégalités sociales sont visibles à l'œil nu. À un feu rouge, tu peux voir une Porsche arrêtée à côté d'un charretier. Et personne ne s'en offusque : c'est le paysage normal. La résignation est ancienne, forgée par des décennies de "débrouille institutionnalisée".

Règle invisible : ici, on ne parle pas d'injustice, on parle de chance. Celui qui réussit a "suerté", pas privilège.

Les tensions ethniques sont le tabou central du pays. Les Haïtiens et les Dominicains d'origine haïtienne vivent une double invisibilité : indispensables dans les champs, le bâtiment ou le service domestique, mais rarement reconnus comme citoyens à part entière. Le racisme se nie en bloc, "nous ne sommes pas comme les États-Unis", mais il s'exprime dans les faits : contrôles policiers ciblés, difficultés d'accès à l'état civil, exclusion sociale.

À éviter : parler de la relation avec Haïti à la légère. C'est une plaie historique ouverte. Même bien intentionné, tu risques de réveiller des rancunes collectives.

L'urbanisation a aggravé les fractures. Santo Domingo se développe à la verticale : tours, malls, condos de luxe, pendant que les banlieues s'étalent sans plan, grignotant la périphérie. Les routes sont saturées, les bus rares, les trottoirs théoriques. La voiture n'est plus un moyen de transport, c'est une armure. L'État peine à suivre : égouts sous-dimensionnés, réseaux électriques bricolés, infrastructures usées avant d'être finies.

Astuce de survie : ne choisis jamais ton logement à moins d'avoir testé le trajet à l'heure de pointe. La distance réelle ici, c'est le temps perdu.

La religion, elle, maintient une cohésion sociale paradoxale. Le catholicisme reste le socle, avec ses processions, ses fêtes patronales, ses règles implicites. Mais les églises évangéliques montent en flèche, séduisant les classes populaires avec leurs promesses de salut individuel et de réussite divine. Leur influence politique se renforce : les débats sur l'avortement, l'éducation sexuelle ou les droits LGBT sont systématiquement bloqués par leur lobbying.

Règle invisible : la morale publique ici se définit à la messe du dimanche. Les lois suivent rarement, mais les mentalités obéissent.

Et puis il y a la mémoire. Sous les rires et la musique, le pays porte encore les fantômes de la dictature de Trujillo. Son nom n'est presque jamais prononcé, mais sa logique d'ordre et de contrôle persiste, transformée en réflexe social : la peur du chaos, la méfiance envers l'État, la croyance que le pouvoir ne protège jamais sans contrepartie.

Cette mémoire se mêle aux tensions actuelles autour de l'immigration haïtienne. À chaque crise économique, le vieux discours resurgit : "les Haïtiens prennent tout". C'est faux, mais utile politiquement. Les dirigeants le savent, les médias le recyclent, et la population, épuisée, trouve là une explication facile à ses frustrations.

Conseil d'initié : dans les conversations locales, parle d'économie, de sport, de climat, mais évite de "corriger" un Dominicain sur les questions identitaires. Tu n'es pas là pour éduquer, tu es là pour comprendre.

Ces tensions, visibles ou latentes, structurent la société plus qu'elles ne la détruisent. Le pays fonctionne sur une mécanique d'équilibre instable : chacun connaît sa place, contourne les obstacles, évite la confrontation directe. Les Dominicains sont passés maîtres dans l'art du "vivre avec", la pauvreté, la corruption, les coupures, les contradictions.

Astuce de survie : ne cherche pas à “réparer” le système. Apprends plutôt à naviguer entre ses failles sans t’y laisser aspirer.

La République dominicaine est une mosaïque : conviviale mais tendue, prospère mais fragile, ouverte mais méfiante. C’est un pays en construction permanente, au sens propre comme au figuré. Derrière le bruit, la fête et la chaleur, se cache une lutte quotidienne pour la dignité. Et si tu veux vraiment t’y intégrer, il faudra d’abord accepter cette vérité simple : ici, tout cohabite, la beauté, la douleur, la débrouille et la fierté.